

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 177-180

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Revue du Mois

Vingt fois au moins j'ai pris et repris la plume avant de me décider à écrire la « Revue » : car, me disais-je, ce que je sais, tout le monde le sait déjà, et puis, quoi ! On ne parle que de la France, des affaires françaises, du Kulturkampf français : les uns, les purs, pour hurler leur joie aux quatre coins de l'horizon, les autres, et nous en sommes, pour nous plaindre et lever vers le ciel nos yeux attristés. Discuter, pour-quoi ? Analyser, à quoi bon ? Comparer le passé au présent, bêtise ! Prévoir l'avenir, quel toupet !

Au fond de tout cela, il y a pourtant quelque chose de consolant. On commence à voir des crosses qui se lèvent, des mitres qui se dressent, des moines qui protestent et des catholiques qui se réveillent. Il semble que la mesure est pleine et qu'on en a assez. Et pourquoi pas ? Le vieux Lhomond, celui de la grammaire, nous disait autrefois qu'il y a un temps pour tout : le temps de se taire, le temps de parler, et même (il le pensait sans doute) le temps de se cogner. Tant qu'il ne s'agissait que de querelles dogmatiques, de controverses courtoises et même acerbes, on pouvait temporiser, souffrir, et sommeiller (c'est si bon, fermer l'œil et rêver aux grives rôties)... mais aujourd'hui, le rustre veut être maître : il insulte, il crache, il garrotte, il vole. Et le rustre s'appelle légion. Tout le monde sent ça : cela s'appelle le dégoût, le mépris, et cela deviendra facilement de la haine, autre synonyme de l'amour qui a tant de synonymes. Oui, il semble, qu'en France, quelque chose va changer et qu'on n'attend qu'un chef pour commencer. Car, entre nous, ne trouvez-vous pas que c'est ironique et cynique tout ce que se permet ce M. Combes, au nom de sa république à lui ?

Il ne se contente pas de chasser les religieux de leurs écoles et les religieuses de leurs asiles, de leurs hôpitaux. Non, cela n'est encore rien à côté de la rage qu'il met à anéantir l'individualité humaine, la personnalité humaine. Les ancêtres (ouvrez bien la bouche pour dire ce mot) les ancêtres ont fait une Révolution... et Dieu sait quelle révolution ! les fils et les petits fils ont recommencé en 1830... en 1848... pourquoi ? pour proclamer les droits de l'homme... vous entendez bien, les droits, ses droits, et voici que le chef du gouvernement viole ces droits avec un sans gêne qui déconcerte quelques francs-maçons eux-mêmes. La Terreur n'a fait couler que du sang : la Commune a mis le feu aux quatre coins

de Paris : ce sont des forces aveugles qui passent en tempête, mais qui finissent par se calmer. Quant au Combisme, c'est la négation de la loi faite loi, c'est l'illégalité à l'état quotidien, normal ; et un certain libéralisme voudrait encore nous obliger à nous coucher aux pieds de ce Moloch, à lui lécher ses bottes, et lui dire « Maître, c'est bien ! » Jamais ! Et qu'on ne vienne pas nous dire que c'est une revanche du passé sur le présent, qu'on ne vienne pas nous parler de St-Barthélémy, de Dragonnades, de Révocation d'Edit de Nantes et de tout le reste. On n'a pas le droit d'être aussi regardant à une époque où l'on accorde un rien de créance à la théorie du péché originel ; hier, c'était hier, et s'il y a un progrès sérieux, réel, quelque part, plus de tolérance, plus de charité dans les mœurs, il faut être un monstre et le dernier des hommes pour venir troubler tout cela, œuvre des siècles et gloire du temps présent. Des querelles de clocher il y en a eu de tout temps et il y en aura toujours : elles sont aussi inévitables que les querelles dans les ménages les mieux assortis ; mais c'est un maudit celui qui rallume pour son plaisir et au profit de n'importe quelle secte l'infâme guerre civile et l'odieuse guerre de religion.

La conscience devrait se révolter devant les attentats qui sont faits à sa liberté par ceux-là même qui croient transpirer la liberté par tous les pores de leur personne. Il ne faut pas que la conscience devienne trop facilement la bonne à tout faire. Hélas ! le grand mal de l'époque, de la France et d'ailleurs, c'est qu'il lui faut, on ne sait trop quoi, pour la sortir de sa Torpeur. On remet à demain les saintes colères et les revendications légitimes ; on remet à demain l'arrangement des affaires les plus sacrées et, au lieu de s'unir pour aller au devant de l'ennemi ou de ramasser dans le ruisseau la pierre qui frappera le Philistin au front, on hésite, on discute, on raisonne, on déraisonne, on avachit la conscience au lieu de la retremper dans le sang des principes libérateurs. En France, on commence à le reconnaître : les évêques de Nancy et d'Orléans ont jeté un défi au persécuteur ; d'autres ont suivi. C'est le commencement, et peut être que nous verrons bientôt les prisons d'Etat se refermer sur quelques soutanes rouges, noires ou violettes : ce serait le salut et la rédemption. Les brebis sont dispersées ; il reste encore à frapper les pasteurs et ceux-là surtout qui ont eu le souci de se rappeler que le bon pasteur est celui qui donne sa vie pour les brebis. Faites vite, M. Combes, ce que vous avez à faire ; vous avez trop bien rempli le rôle de Judas pour ne pas vous acquitter à merveille de celui de Pilate : vous avez surpassé Ravachol et Caserio en principe : ramassez dans la boue leurs poignards et allez jusqu'au bout. N'écoutez pas ceux qui vous crient que vous allez trop loin, et que vous allez vous casser la figure. Vous avez lu Tertullien et vous savez quelle vertu il attribue au sang

des martyrs. Vous êtes à une place unique, d'où le monde entier vous voit et vous regarde ; prenez donc les évêques qui vous bravent, les religieux qui vous résistent, et faites les fusiller. Cette fois là on vous comprendra et le peuple saura à quoi s'en tenir.

Pendant que la France est livrée aux valets de la Franc-Maçonnerie et que M. Combes se moque de la légalité ; pendant que les évêques font entendre leurs protestations aux oreilles de l'opinion publique, M. Loubet se promène en Algérie et distribue des décorations. Il y arrive au lendemain de la démission du gouverneur, M. Revoil et semble ignorer les discrètes allusions qui lui sont faites, dans quelques discours officiels, sur le départ de ce fonctionnaire. Ce départ a été provoqué, à la veille des fêtes présidentielles, par un fait qui n'a pas encore été complètement éclairci, mais qui pourrait peut être tourner à la honte du gouvernement. M. Edgar Combes, le fils du président du Conseil, est accusé d'avoir fait offrir un million aux Chartreux : à ce prix, paraît-il, les moines » commerçants » auraient été autorisés. On voit l'enchaînement des faits. Autrefois on vendait les esclaves sur les marchés de Tunis ; aujourd'hui on achète les consciences et les votes des députés. Quoiqu'il en soit M. Revoil est apparenté à un journaliste de Grenoble, M. Besson, qui a divulgué l'essai de chantage. On a beau dire qu'il n'y a pas de fumée sans feu, M. Edgar Combes (il s'appelle Edgar !) sortira blanc comme neige de ce nouveau procès sensationnel, et M. Besson sera accusé de faux. Et pourtant les Chartreux ont été sollicités ; c'est un fait indéniable. Par qui ? Nous l'apprendrons certainement ; mais quand les Chartreux auront quitté la France, bénissant ceux qui les ont maudits et accompagnés des bénédictions de tous ceux auxquels ils ont fait du bien. Après tout, à quoi bon compter toutes les iniquités de la secte ? Il vaut peut-être mieux, pour nous, fermer les yeux et attendre, dans le calme, le coup de foudre qui mettra un terme aux horreurs illégales et commencera le règne de la guillotine et de la brutalité. Les moines eux-mêmes y contribueront puisqu'ils sont décidés à ne céder qu'à la force... Vive la liberté ! Ouvrez le ban ! !

Une impression plus consolante se dégage des fêtes qui, à deux pas de la frontière française, ont célébré le premier centenaire de l'indépendance vaudoise.. Témoin des manifestations du 14 Avril, nous en avons rapporté un souvenir excellent. Nous avons, pour ainsi dire, éprouvé la Sensation de l'union et de l'unité du peuple vaudois dans la commémoration de ses souvenirs. A l'église catholique de Lausanne, comme à la Cathédrale, on a loué sur tous les tons les bienfaits de l'indépendance et les progrès réalisés durant le siècle écoulé. La voix de l'évêque de Lausanne et Genève s'est mêlée à celle des premiers magistrats du Canton pour remercier Dieu des bénédictions qu'il a répandues sur le pays

de Vaud, si beau. Berne ne pourra pas se plaindre de la manière dont ses voisins ont rappelé l'époque où les baillis appesantissaient leur... patte sur la terre arrosée du sang de Davel. On a même reconnu que Berne avait un titre à la reconnaissance vaudoise puisqu'elle lui devait le protestantisme, et cela, personne ne peut le nier... En parlant de Bonaparte on aurait pu ajouter qu'il était catholique : mais quoi ! on ne peut pas tout dire ! Et puis, c'était un catholique à gros grains ! Il a bien fait le concordat (péccaire !) mais il a mangé du pape... et vous savez la suite.

Le mois prochain nous pourrons parler des voyages que les souverains d'Allemagne et d'Angleterre ont projeté de faire. Le czar, pour des motifs que nous ignorons, a renoncé à son voyage en Italie. Mais d'une manière ou d'une autre nous aurons toujours un peu de nouveau à raconter. D'ici là, le soleil aura repris ses droits, car le soleil en a aussi ; ils remontent même au delà de 89, puisse-t-il se dépêcher un peu, car une bise froide nous a obligé à réchauffer nos enthousiasmes centenaires à la chaleur communicative de nos cheminées !

L. W.